

Autrefois, le commerce du livre

Claude Galarneau

Volume 2, numéro 1, printemps 1986

Autrefois, le commerce du livre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6491ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

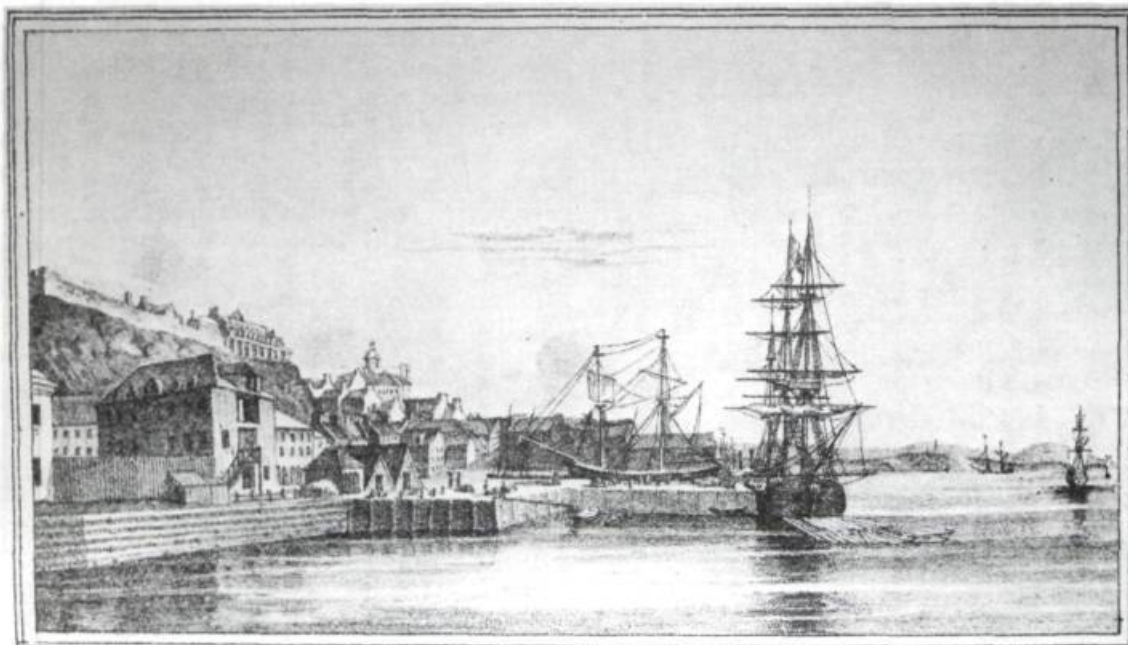
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Galarneau, C. (1986). Autrefois, le commerce du livre. *Cap-aux-Diamants*, 2(1), 3-7.



*Dans la première moitié du XIX^e siècle, le commerce du livre à Québec dépend essentiellement du trafic maritime. Le livre est importé par bateau de France et d'Angleterre.
Hawkin's Picture of Quebec, 1834.*

AUTREFOIS, LE COMMERCE DU LIVRE

*par Claude Galarneau**

La télévision et les autres media électroniques devaient faire disparaître le livre, croyait-on. Et pourtant, on trouve les imprimés en plus grande quantité que jamais et en tous lieux. Les officines des rues Buade, de la Fabrique et Saint-Jean n'empêchent pas de prospérer les librairies de l'avenue Cartier, du Mail Saint-Roch ou de la Canardière, ni les bouquinistes d'offrir leurs trésors aux amateurs. Les villes de la communauté urbaine ne sont pas davantage dépourvues de points de vente. Sans compter que chacun peut acheter des livres — c'est-à-dire toutes les sortes d'imprimés en plus des livres, tels que les journaux, les revues et les magazines — chez le marchand de tabac, à la pharmacie, à la gare des trains ou des autobus. Il n'est pas jusqu'aux grands magasins d'alimentation qui, par-ci par-là, font un malheur en vendant un livre ou une encyclopédie. Enfin, chaque printemps voit arriver le Salon du livre, qui attire plus de visiteurs que

ceux de Montréal ou de Paris. Pourtant, si les vendeurs sont plus nombreux que jamais cela ne signifie pas pour autant que l'accès au livre et à la lecture soit encore permis à toutes les couches de la population ni que l'édition ne connaisse pas de sérieuses difficultés. Mais ces problèmes sont d'un autre ordre et nous tenterons de jeter ici un coup d'oeil rapide sur le commerce du livre à Québec de 1760 à 1860.

Nous savons de mieux en mieux que le régime français n'a pas manqué de livres. Ce sont les marchands de Québec qui les faisaient venir de France parmi d'autres marchandises. Les institutions administratives et religieuses procédaient de la même façon, tandis que les particuliers achetaient chez les commerçants. Les catalogues et les inventaires qui nous sont parvenus le prouvent abondamment.

** Professeur d'histoire, Université Laval*

N. BALZARETTI,
AUCTIONEER AND BOOKER,
General Commission Agent,
No. 14, Palace Street, Quebec.

ALWAYS ON HAND

FANCY AND STAPLE
DRY GOODS,
Household Furniture, Books, Engravings,
Stationary, Paper Hangings,
WINES AND LIQUORS,
&c. &c. &c.

THOMAS CARY & Co.

Printers, Booksellers & Stationers,
Nos. 19 and 20, Buade Street,
MARKET PLACE, UPPER TOWN,
QUEBEC.

*L'encanteur et le libraire
sont les deux principaux
agents de diffusion du
livre à Québec au XIX^e
siècle.
The Quebec Directory
and City Commercial
Register, 1847-1848.*

Le changement d'allégeance allait peut-être poser quelques problèmes dans ce domaine comme ailleurs. En effet, il n'est plus permis aux Canadiens — en vertu des Actes de navigation — de faire le commerce avec un autre pays que la nouvelle métropole. Pour le livre anglais, il n'y a pas de difficultés puisque les marchands anglais s'approvisionnent chez eux. Pour le livre français, ce sont les fournisseurs londoniens qui achètent auprès des éditeurs et libraires parisiens, en faisant payer certes des droits de douane très élevés aux clients du Canada. Après 1815, une fois les guerres de la Révolution et de l'Empire terminées et Napoléon exilé au bout du monde, plusieurs commerçants de Québec et de Montréal feront directement leurs achats de livres à Paris.

Les vendeurs

Un dénombrement des vendeurs de livres — terme générique qui englobe les libraires et tous ceux qui font le commerce du livre — montre que la ville de Québec en a compté, entre 1760 et 1839, au moins 140, dont une moitié seulement mérite d'être retenue, et plus de 50 dans les deux décennies suivantes. Au cours de la première période, les vendeurs de langue française et anglaise sont à égalité, tandis que ceux de langue anglaise sont deux fois

plus nombreux de 1840 à 1859. Parmi les professions déclarées par ceux qui offrent des livres à vendre par le truchement des journaux, et plus rarement sur catalogues, ce sont les encanteurs, les imprimeurs-libraires et les marchands qui sont les plus importants. Ceux qui ne se livrent qu'au commerce du livre ou qui y consacrent leur activité principale sont assez rares avant 1840, un peu plus nombreux après.

Chez les encanteurs, les grands du commerce du livre sont J.-D. Balzaretti, John-C. Reiffenstein, B. Cole, Lemoine et Cimon. Mais les plus importants se trouvent chez les imprimeurs-libraires. Au premier rang vient la famille Brown-Neilson, qui a introduit l'imprimerie dans la province de Québec en 1764, tout en publiant la même année le premier journal, *The Quebec Gazette/La Gazette de Québec*, et en ouvrant sa propre librairie. Lorsque le dernier Neilson quitte la *Gazette*, après 1850, l'officine vend toujours beaucoup de livres et de périodiques. Thomas Cary, père et fils, qui ont édité le *Quebec Mercury*, ont été libraires de 1802 à 1849. Jean-Baptiste Fréchette, fondateur-proprétaire du quatrième *Canadien* en 1831, s'est très vite engagé dans la vente du livre en créant la Librairie canadienne, qui va continuer après 1860. Augustin Germain fut le premier libraire de langue française à Québec à consacrer son activité première au livre. Il n'était ni imprimeur ni éditeur de journal. Les célèbres frères Crémazie ont commencé très modestement en 1833 et n'auront pignon sur rue Côte-de-la-Fabrique que onze ans après. William Cowan et fils et surtout Peter Sinclair, pour ne nommer que ceux-là, ont représenté la profession de livraire du côté anglais durant les deux dernières décennies. Les vendeurs français offraient surtout du livre français, alors que les marchands anglais vendaient aussi bien du livre français qu'anglais avant 1840, pour ne garder que le livre anglais après.

Ces libraires et autres marchands de livres tenaient tous leur commerce dans la Basse et la Haute-Ville de Québec. Il ne s'en trouvait aucun dans les faubourgs. Les plus importants étaient dans l'axe des rues Saint-Pierre — de la Montagne — Buade — de la Fabrique et Saint-Jean, sorte de voie royale des affaires québécoises. Brown-Neilson, Reiffenstein et Fréchette avaient leur comptoir Côte de la Montagne; Cary rue Buade; A. Germain, les Crémazie, William Cowan et Peter Sinclair dans les rues de la Fabrique et Saint-Jean. Incidemment, la maison occupée aujourd'hui par la Librairie générale française a appartenu à Augustin Germain et a été occupée ensuite par les libraires Samuel Neilson et William Cowan, puis par Peter Sinclair, comme la Librairie Garneau a abrité il y a cent ans celles de Jacques Crémazie et de Chaperon.

Les fournisseurs

Si des centaines d'ouvrages et des milliers de volumes étaient ainsi offerts à la population de Québec chaque année, on peut se demander d'où ils venaient. Le Bas-Canada était bien incapable de produire autant de livres commandés par tant de besoins pressants et divers, comme le Haut-Canada d'ailleurs, et même les États-Unis, de jeunes pays en plein développement. Les livres venaient surtout de France et d'Angleterre, peu des États-Unis. Les libraires anglais et les encanteurs importaient leurs livres d'Angleterre avant 1815, on le sait déjà. Après 1815, les librairies de langue française correspondent directement avec les éditeurs et libraires parisiens et se rendent parfois même à Paris, comme Augustin Germain en 1815 et en 1826. Les Anglais s'approvisionnent surtout à Londres — chez Peter et William Wynne ou chez Harper Pearce and Co, comme les Brown-Neilson — beaucoup moins à Édimbourg, Aberdeen, Glasgow ou Liverpool. Les importateurs de langue française achètent à Paris chez Bossange, Gaume, Treuttel et Würtz, Rusan et Poussielgue, en attendant de faire de gros achats chez Mame à Tours.

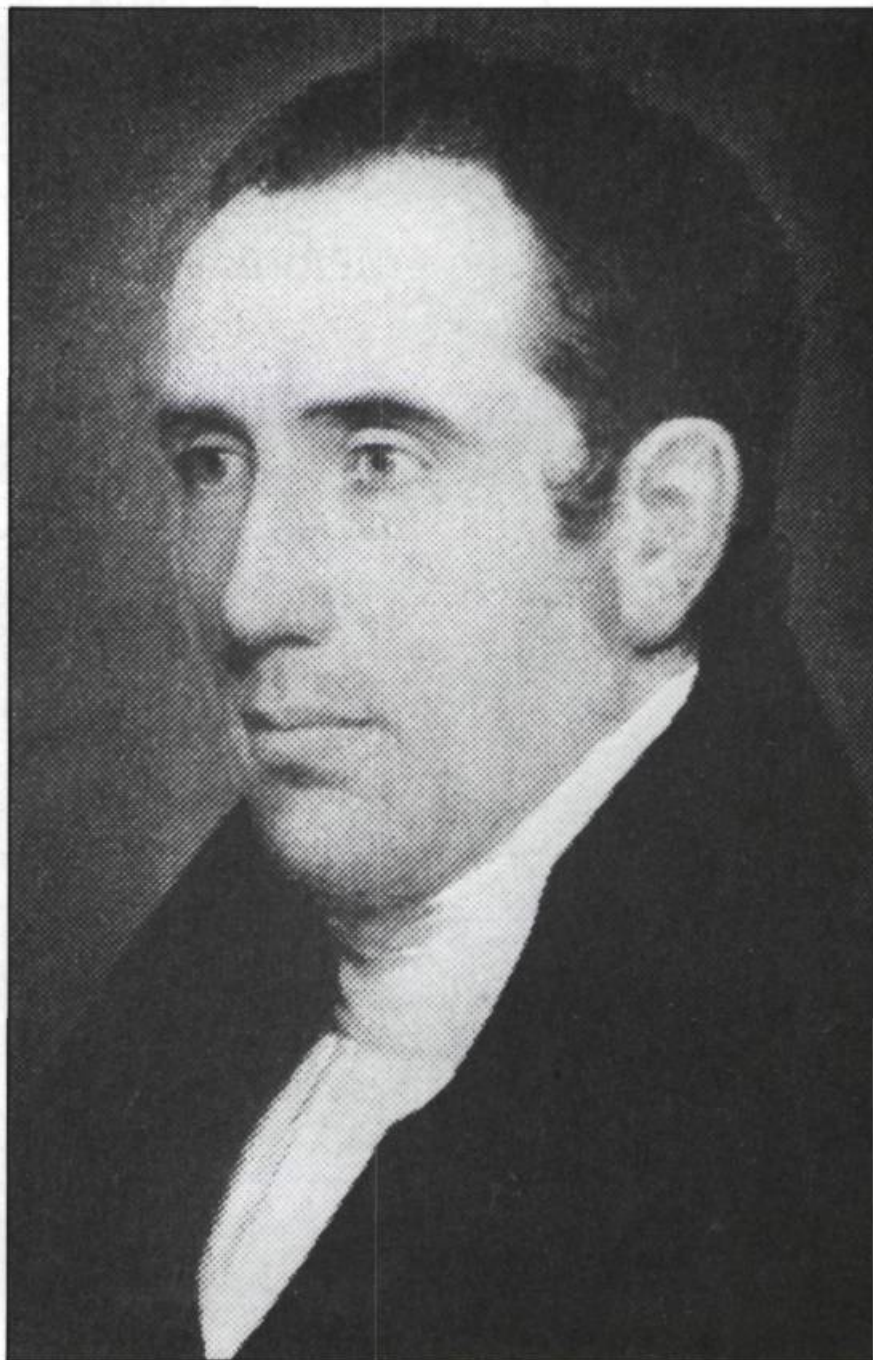
Les consommateurs

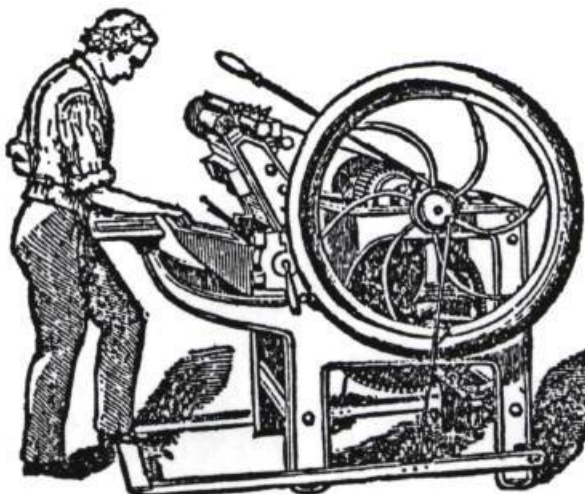
Et le public lecteur ne manquait pas pour répondre à l'offre déjà décrite. La ville de Québec voit sa population passer de 9 000 à 60 000 habitants en cent ans, population à 40% de langue anglaise en 1850. Les Anglais et les Écossais comptent une forte proportion d'immigrants instruits, les Irlandais beaucoup moins. L'ensemble de la population a atteint un taux global d'alphabétisés de 40% en 1850. Québec est de plus une ville très instruite pour l'époque. Centre portuaire et de construction navale, porte d'entrée du continent britannique, ville de grand commerce et de garnison, capitale politique où se concentre la vie parlementaire et administrative, c'est encore le haut lieu de la religion catholique avec l'évêché, les séminaires et l'Université après 1850, les couvents et les hôpitaux, ainsi que celui des confessions anglo-protestantes, anglicane, presbytérienne et autres.

Québec aurait été l'une des villes de l'Empire britannique où l'on trouvait le plus grand nombre d'écoles par rapport à la population, selon un témoignage de 1822, écoles privées et d'institutions. Le monde des professions libérales, du commerce, de la religion, de l'éducation et de l'administration a un énorme besoin de livres pour exercer ses diverses fonctions.

Le tableau serait certes incomplet si on ne précisait quelles sortes de livres étaient ainsi offerts au public. Les livres de religion comprennent des bibles, des livres d'heures, des catéchismes, de gros ouvrages de théologie ou encore le *Book of Common Prior* et des *Hymns* pour les Anglais protestants. Les hommes de loi peuvent se procurer la *Coutume de Paris*, le *Traité des fiefs*, le *Parfait notaire* et tous les ouvrages de droit civil et criminel. Les hommes politiques ont les *Commentaries* de Blakstone. Les médecins, les apothicaires, les arpenteurs et autres amateurs de sciences ont à leur portée les livres d'astronomie, de chimie et de médecine les plus récents.

John Neilson (1776-1847), imprimeur et libraire à Québec entre 1797 et 1840, occupe une place importante dans le commerce du livre. Sa librairie est située dans la Côte de la Montagne. *Inventaire des oeuvres d'art.*





J. T. BROUSSEAU,
IMPRIMEUR, LIBRAIRE ET PAPETIER,
MANUFACTUREUR DE
LIVRES EN BLANC ET RELIEUR :
IMPORTATEUR

*De Livres, Papeterie, Musique, Instrument de Musique, Objets
de Fantaisies, etc.,*

**DE FRANCE, BELGIQUE, D'ALLEMAGNE, D'ANGLETERRE, ET
DES ETATS-UNIS D'AMERIQUE,**

9, Rue Buade,
VIS-A-VIS LE PRESBYTERE,
HAUTE-VILLE, QUEBEC.

En 1764, deux impri-
meurs de Philadelphie,
William Brown et Tho-
mas Gilmore viennent
s'installer à Québec pour
publier un journal
La Gazette de Québec et
y faire commerce du
livre. Brochure publiée
chez Brown et Gilmore
en 1766.



A Q U E B E C :

De l'Impression de BROWN & GILMORE, Imprimeurs.

M, DCC, LXVI.

Les belles-lettres sont évidemment bien ser-
vies. Les auteurs anciens, Homère ou Virgile
sont offerts en anglais et en français. Les
grands écrivains du XVI^e siècle au XIX^e siècle
sont présents dans tous les genres. Racine,
Molière, Beaumarchais, Montesquieu, Vol-
taire et Rousseau viennent avec Shakespeare,
Milton, Dryden et Walter Scott. La Mennais,
Lacordaire, Montalembert, Lamartine, Hugo
arrivent à Québec peu de temps après la pa-
ration de leurs oeuvres à Paris. Ces quelques
exemples des plus grands auteurs ne doivent
pas faire oublier que beaucoup d'écrivains,
considérés après comme mineurs, étaient aussi
chez les libraires. On peut citer Arsène Hous-
saye, Alphonse Karr, Frédéric Soulié, Eugène

Sue, ou encore le très édifiant chanoine Schmidt et la bibliothèque chrétienne que les Crémazie vont vendre en quantité aux bibliothèques paroissiales et aux maisons d'enseignement. Les grandes revues de France et les magazines d'Angleterre, d'Écosse et des États-Unis après 1850 se trouvent aussi à Québec.

La capitale du livre

Les témoignages ne manquent pas non plus pour savoir où les livres sont allés. Les inventaires après décès le montrent pour les particuliers. Les catalogues de bibliothèques des institutions religieuses, des associations professionnelles, des cercles, clubs et autres sociétés culturelles fournissent des listes de titres à l'usage de leurs membres. Les associations volontaires ont leur bibliothèque et un cabinet de lecture attendant, comme la Literary and Historical Society of Quebec et l'Institut Canadien, qui existent toujours. Les travailleurs possèdent, à partir de 1830, le Mechanic's Institute et les artisans de l'imprimerie se sont donné dès 1837 leur propre association, ces deux groupes ayant bibliothèque et cabinet de lecture. Enfin, la ville de Québec est le centre culturel d'une immense région en développement, d'où viennent les commandes des marchands de la campagne, des curés, des notaires, des arpenteurs et des médecins, des couvents et des séminaires et, à partir de 1842, des bibliothèques paroissiales, dont une centaine ont vu le jour avant 1860 sur le territoire du Bas-Canada. Un même nombre d'instituts canadiens s'ouvraient durant ces années.



Samuel Neilson (1798-1837), fils de John Neilson, prend la relève de son père en s'associant avec William Cowan dans les dernières années de la décennie 1820. *Inventaire des oeuvres d'art.*

Cette vente de livres, journaux et magazines permettait encore aux ateliers de reliure de travailler, puisque les imprimés arrivaient à Québec très souvent en feuilles, ni brochés ni reliés, suivant la coutume. On peut dire que Québec a été la capitale du livre jusqu'en 1840, dans un monde où désormais la culture passait par la lecture et l'écriture et où, bien entendu, toute activité professionnelle, religieuse, économique ou culturelle exigeait des imprimés.

POUR EN SAVOIR PLUS

Deux livres de base:

Yvan Lamonde dir. *L'imprimé au Québec: Aspects historiques (18^e-20^e siècle)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, «Culture savante n° 2», 1983, 368 pages.

Antonio Drolet. *Les bibliothèques canadiennes 1604-1960*. Ottawa, Cercle du livre de France, 1975, 234 pages.

Pour reconstituer le contexte culturel de l'époque:

Claude Galarneau. *La France devant l'opinion canadienne 1760-1815*. Québec, P.U.L./Armand Colin, «Cahiers de l'Institut d'histoire n° 16», 1970, 398 pages.

UN QUÉBÉCOIS BIEN TRANQUILLE
de Roger Le Moine
Un Québécois bien tranquille constitue une étude biographique vivante et essentielle sur la vie et l'oeuvre de Sir James Mc Pherson La Moine, qui compte parmi les figures majeures dans l'histoire du Québec au XIX^e siècle. 188 p. ISBN 2-89-84-034-4 14,95 \$

EUGÈNE LECLERC
batelier-miniaturiste
Angéline Saint-Pierre
L'oeuvre considérable, abondamment illustrée, d'un batelier-miniaturiste qui avec la patience du travail nous a laissé un héritage d'une richesse mal connue. 10.00 \$ ISBN: 2-89084-030-1

PLACE JACQUES-CARTIER
ou Quarante ans de théâtre français à Québec.
André Duval
Ce document historique nous parle d'une aventure théâtrale qui dura quarante ans. Dans un milieu francophone homogène des artistes se sont produits et ont fait connaître et aimer le théâtre à Québec. ISBN: 2-89084-031-X 19,95 \$

Les Éditions La Liberté
3020 Chemin Sainte-Foy
Sainte-Foy
Québec G1X 3V6
Tél.: (418) 658-3763